

MARIE~BERNADETTE DUPUY

ABIGAËL

MESSAGÈRE DES ANGES

ROMAN

TOME 2

LES ÉDITIONS JCL

ABIGAËL

MESSAGÈRE DES ANGES

TOME 2

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Dupuy, Marie-Bernadette, 1952-

Abigaël, messagère des anges

Comprend des références bibliographiques.

ISBN 978-2-89431-534-7 (vol. 2)

I. Titre.

PQ2664.U693A62 2017 843[°].914 C2016-941935-5

© 2017 Les éditions JCL

Photo du rocher : Stéphane Charbeau

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis

Messageries ADP

messageries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS/TRANSAT

asdel.ch



Suivez Les éditions JCL sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

MARIE-BERNADETTE DUPUY

ABIGAËL

MESSAGÈRE DES ANGES

TOME 2



LES ÉDITIONS JCL

*D'une vallée à l'autre, suivez avec moi le destin
de deux jeunes femmes exceptionnelles, Abigaël et Claire,
au sein de ma Charente natale*

NOTE DE L'AUTEURE

Chers amis lecteurs,

Vous retrouverez dans ce roman la jeune Abigaël, que je surnomme pour ma part «Messagère des Anges», comme peuvent l'être ceux que nous qualifions de médiums.

Plongée au cœur de la Seconde Guerre mondiale plusieurs mois avant son dénouement, mon héroïne continue son chemin, éprise de justice et pleine d'amour à donner, malgré ces temps chaotiques où tant d'horreurs sont commises.

En écrivant ce deuxième volet, j'ai voulu rendre hommage aux résistants, à tous ceux qui, dans mon département et en France, ont lutté pour leur patrie contre la barbarie, au nom de l'humanité.

Franck, mon cher papa aujourd'hui disparu, a fait partie des «combattants de l'ombre». Même de longues années plus tard, il gardera un souvenir vivace et très émouvant de cette période, dont la seule évocation le fera pleurer.

Confrontée à d'odieuses exactions, Abigaël va mûrir et se battre avec ses armes, la prière et la bonté, sans cesser de guider les âmes errantes vers la lumière et la sérénité.

Je respecte ceux qui doutent ou qui nient ce genre de phénomènes paranormaux; on y croit ou non. J'espère, en retour, ne pas être jugée pour mes croyances, mes intimes convictions. Je le rappelle, la personnalité et les dons de mon arrière-grand-mère m'ont inspiré le thème de cet ouvrage et m'ont poussée à honorer sa mémoire en créant la douce et jolie Abigaël.

Selon mon habitude, je me suis documentée avec soin et j'ai eu de longs entretiens avec des personnes qui constituent des

références dans ce domaine. Comme monsieur Alain Grondain, à qui je réitère mes remerciements pour leur soutien et leurs précieux témoignages, ainsi que monsieur Bernardin, archéologue reconnu.

C'est également pour moi et pour vous, amis lecteurs, l'occasion d'évoquer une dernière fois Claire Roy, la belle dame brune du Moulin du Loup, et de lui accorder une place dans ces pages avant, bien sûr, de laisser le rôle principal à Abigaël.

*Avec toute mon affection
Marie-Bernadette Dupuy*

Le château de Torsac

Route de Puymoyen à Torsac, dimanche 5 mars 1944

La fourgonnette grise couverte en partie d'une bâche marron s'engagea en brinquebalant dans un chemin parsemé d'ornières encore remplies d'une eau boueuse. La vague de froid avait relâché son étreinte à la fin du mois de janvier, mais des pluies persistantes s'étaient ensuite abattues sur le département.

C'était une des premières journées au parfum de printemps, un dimanche ensoleillé où la campagne arborait des couleurs plus gaies, sous un air suave qui embaumait la terre réchauffée.

Un cahot plus violent que les précédents projeta un des passagers assis à l'arrière contre une barre métallique de la paroi. Le visage déjà tuméfié, l'homme sentit du sang couler le long de sa tempe. Marqué par les coups, il paraissait sans âge. Les mains attachées derrière le dos, il semblait accablé par le sort. Une jeune femme brune lui faisait face, qui gardait la tête basse, l'air hébété. Deux miliciens au faciès hostile, vêtus d'un uniforme noir, les surveillaient, leur arme pointée vers eux.

Un silence oppressant régnait. Avant la guerre, en des temps ordinaires, ces quatre personnes auraient pu se croiser dans une rue de la ville ou sur un champ

de foire sans prêter attention les unes aux autres. Mais ils étaient à présent de part et d'autre d'une barrière invisible, édifiée par des convictions différentes.

Le chauffeur coupa le moteur après avoir garé le véhicule dans un pré de fauche entouré de sous-bois.

— Ici, ça vous convient, capitaine? demanda-t-il d'une voix sonore.

— Ce sera très bien, Nivet. Pas de témoin, pas de baraque aux environs! Finissons-en.

Lionel Dubreuil, ledit capitaine, avait vite gagné ses galons dans la milice angoumoisine en se montrant implacable, rusé et tenace. Le crâne rasé sous son béret noir, les yeux d'un brun terne enfouis sous des arcades sourcilières proéminentes et broussailleuses, il descendit du fourgon, claqua la portière et vérifia le chargeur de son revolver.

— Amenez-les! ordonna-t-il d'un ton arrogant.

Ils se mirent à trois pour saisir rudement les prisonniers par les bras et les faire dégringoler de la plateforme. L'homme faillit tomber à genoux, mais il parvint à rester debout; la jeune femme s'effondra en avant, tellement effrayée qu'elle ne pouvait ni crier ni pleurer. Un des miliciens la releva en l'empoignant par les cheveux.

— Je vous en prie, ma fiancée n'a rien à voir là-dedans! protesta l'homme, pathétique avec son visage bleui par les ecchymoses, ainsi que le sang séché sous son nez, mais frais sur sa joue.

Régina et lui étaient amants depuis un mois à peine.

— Avance, toi! hurla un des militaires en le poussant d'un coup de poing dans le dos.

Pour les deux condamnés, la scène se déroulait au ralenti. Ils jetaient des regards étonnés sur les arbres irradiés de minuscules feuilles d'un vert acide et sur les chatons duveteux d'un saule, à l'orée du bois.

— Allez, Mousnier, à toi de nous montrer ce que tu as dans les tripes! s'écria le capitaine Dubreuil. Occupe-toi de la fille. Une balle dans le front, ça suffira. Tiens, je te prête mon revolver. Tu pourras tirer à bout portant plus facilement.

Le jeune milicien désigné considéra l'arme, puis la silhouette tremblante de sa future victime. Pris de panique, il sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

— Tu dois obéir! menaça Dubreuil. Tu faisais moins de manières pour cogner sur ce fichu traître. Si tu veux entrer dans l'avant-garde¹, montre-nous ce que tu vaux.

— Frapper un homme, balbutia Patrick Mousnier, c'est pas la même chose.

Il avait l'accent un peu traînant du pays. Pour ses dix-huit ans, il possédait une stature robuste d'adulte. Son esprit retors travaillait à toute allure, prenant la mesure de la situation. Les nouvelles recrues avaient intérêt à prouver leur détermination, sinon elles n'avaient aucune chance de rester dans la Milice. Or, il ne pouvait plus rentrer chez lui. Il devait être à la hauteur.

Avec une moue hargneuse, il s'empara du revolver d'un geste rapide. En deux enjambées, il fut contre la femme qu'il devait tuer. Elle se redressa enfin et le fixa intensément.

Son fiancé ferma les yeux en se répétant qu'elle n'aurait pas le temps de souffrir, que leur calvaire, commencé à l'aube, serait terminé dans un instant.

— Regarde-la! lui hurla aussitôt le capitaine sur un ton suraigu.

— Non, rétorqua-t-il. Non, et dépêchez-vous, bande de lâches!

1. La Milice française, assimilée à une armée, se composait des francs-gardes, des avant-gardes et de bénévoles.

Patrick s'affola. Il pointa l'arme sur le condamné en criant:

— C'est qu'il ose nous insulter, ce salaud!

Fébrile, sans en attendre l'ordre, il tira.

Ses longs cheveux au vent, Abigaël pédalait avec énergie. Perchée sur son vélo, elle suivait une route étroite bordée de bois de chênes, son joli visage caressé par une brise tiède; elle éprouvait une délicieuse sensation de liberté et de plénitude. Une mèche d'un blond doré se plaqua soudain à la hauteur de son nez. En tenant le guidon d'une seule main, elle la repoussa de l'autre, non sans sourire avec malice. Au moment de son départ, sa tante, la très sérieuse Marie Monteil, lui avait bien conseillé de nouer un foulard sur sa tête.

— A-t-on idée de ne pas se coiffer convenablement le jour du Seigneur, Abigaël! Et tu veux me faire croire que tu comptes aller à la messe?

— Oui, à l'église de Puymoyen comme dimanche dernier, mais, ensuite, j'irai jusqu'à Torsac, avait-elle répondu. J'apporte un foulard que je mettrai plus tard, tantine.

La sincérité se lisait dans ses grands yeux d'un bleu limpide. La jeune fille méprisait le mensonge et sa tante le savait. Elle s'était contentée de soupirer. Abigaël se disait à présent qu'elle avait scrupuleusement respecté son emploi du temps. «J'ai même pu discuter avec le père André après l'office et il m'a indiqué le trajet le plus rapide, à bicyclette. Quel bonheur, à présent! J'ai la journée devant moi! songea-t-elle. Je m'arrêterai tout à l'heure, à mi-chemin.»

Elle se rendait pour la première fois au château de Torsac, situé à huit kilomètres de là, et s'en faisait

une joie. Pour son déjeuner, elle avait emporté, dans le panier fixé sur son porte-bagages, de maigres provisions, à savoir deux tranches de pain, un bout de fromage, une poignée de pruneaux et une manne offerte par leur voisin, le professeur Hitier, toujours mystérieusement approvisionné malgré les restrictions.

Les talus reverdis s'ornaient déjà de la floraison jaune d'or des pissenlits et parfois un vieil arbre fruitier offrait une vision charmante, une nuée rose ou blanche de fleurettes juste écloses.

— Le printemps arrive, murmura-t-elle rêveusement. Deux mois passés sans Adrien, sans entendre sa voix, sans pouvoir le toucher...

Elle retint un soupir; l'élú de son cœur était vivant et c'était le plus important. Ainsi que Lucas, le fiancé de sa cousine Béatrice, il avait intégré le réseau Bir Hacheim à la fin de décembre. Après plusieurs semaines d'un silence inquiétant, on en avait eu des nouvelles par le professeur Hitier.

— Il va revenir très vite, cria-t-elle, certaine d'être seule dans ce coin de campagne à l'approche de midi. N'est-ce pas, Adrien? Tu sais que je t'attends!

Une détonation fit écho à son exclamation passionnée. Tout de suite, elle freina et observa le paysage qui l'entourait. Prescience ou simple hasard? Son regard se porta aussitôt dans la bonne direction, vers un chemin de terre qui menait à un pré bordé de sous-bois. Elle aperçut une fourgonnette bâchée à travers les branchages d'une haie et des silhouettes vêtues d'un uniforme noir.

«Des miliciens, se dit-elle. Mon Dieu, que font-ils? Il y a eu un coup de feu, ils ont abattu quelqu'un.»

Les conseils de son oncle Yvon et du professeur Jacques Hitier s'imposèrent à son esprit. Les deux

hommes et sa cousine Béatrice constituaient un petit noyau local de résistance et ils l'avaient préparée à gérer des cas de figure périlleux.

Le souffle court, le cœur survolté, la jeune fille sauta sans bruit par terre et cacha le vélo dans le fossé bordant la route où elle se réfugia également en se faisant la plus petite possible. Des éclats de voix lui parvinrent, entrecoupés de plaintes lamentables.

Abigaël se mit à prier de toute son âme. Elle maudissait son impuissance, sachant trop bien qu'elle ne pouvait intervenir. «Ils me tueraient moi aussi, se disait-elle. Béa m'a raconté les crimes dont ces prétendus soldats se rendent coupables. Après les avoir jugés sommairement, ils exécutent ceux qu'ils suspectent n'importe où, même s'ils ne sont que deux ou trois à décider. Et ils torturent, ils violent...»

Sa cousine n'avait pas hésité à l'informer, sans se soucier de la choquer ou pas, en soutenant qu'elle agissait dans son intérêt, dans le but de lui inculquer une infinie prudence.

— Si tu tombais un jour entre les mains des miliciens, Abigaël, et s'ils savaient que tu aides des résistants, ce qu'ils te feraient subir serait épouvantable. Et personne ne viendrait à ton secours.

Consciente du danger, elle eut envie d'enfouir son visage dans l'herbe drue du fossé, de disparaître. Elle aurait voulu avoir le don soudain d'invisibilité. Cependant, elle préféra dresser un peu la tête pour savoir ce qui se passait.

Une autre détonation éclata, assourdissante, suivie d'une autre encore. Abigaël vit une femme s'écrouler, une fleur rouge au milieu du front. Le corps d'un homme gisait à un mètre d'elle.

«Seigneur, non, non! Seigneur, pourquoi?»

Elle se sentit glacée, horrifiée, pétrifiée. Des inconnus venaient de mourir à quelques mètres de sa cachette. En luttant pour ne pas sangloter de révolte et d'effroi, elle pensa à la fillette blonde qui lui était apparue, frêle petite âme errante, le soir de son arrivée dans la vallée de l'Anguienne, une enfant innocente massacrée par la milice...

Le moteur de la fourgonnette ronflait. Abigaël se demanda si les assassins laisseraient les corps sur place. Elle le souhaitait, dans l'espoir de trouver leur nom et de pouvoir prévenir leur famille un jour. «Tant pis, je n'irai pas à Torsac. S'il faut enterrer ces pauvres gens, je retournerai à la ferme pour prévenir oncle Yvon.»

Malgré son chagrin, ce fut la terreur qui la submergea. Quand le véhicule ferait demi-tour pour reprendre la route, les miliciens la découvriraient, allongée dans le fossé. Elle chercha une solution, la bouche sèche tant elle était bouleversée. «Je recule et me glisse à plat ventre sous la haie. Peut-être qu'ils ne me verront pas. Mais il y a le vélo.» Elle prit le risque en anticipant qu'une fois qu'elle serait bien cachée sous le taillis d'épineux, on ne ferait pas attention à la bicyclette.

Aux cris et aux discussions virulentes qui lui parvenaient, elle devina que, de toute évidence, une querelle retardait le départ.

— Tu n'avais pas à tirer sur le type, tu devais obéir, vociférait-on. Déjà, tu t'es payé du bon temps avec sa traînée! Ça ne va pas, ton comportement, tu as compris? Allez, embarquez les corps, on les balancera près du cimetière de Dirac.

— Oui, capitaine Dubreuil, répondit-on.

Un long frisson courut le long du dos d'Abigaël, couchée sous les aubépines. La voix du prétendu capitaine lui avait causé un malaise indéfinissable.

«Cet homme est le mal incarné, songea-t-elle. Seigneur Jésus, protégez-moi, sainte Vierge Marie, veillez sur moi, je vous en supplie!» se dit-elle dans une prière en son for intérieur. Elle aurait voulu entrer dans le sol, se changer en rocher ou en arbre.

Il y eut des bruits de portières claquées; le moteur changea de cadence et se mit à lancer des vrombisements par saccades. Abigaël se crispa, le souffle suspendu. Elle ferma les yeux, certaine qu'un regard, même perdu au sein de la végétation, avait la capacité d'attirer d'autres regards. La fourgonnette grise avait viré dans le champ. Elle reprenait à présent le chemin semé d'ornières.

— Tourne à gauche, imbécile, brailla le capitaine au chauffeur, on ne revient pas vers Puymoyen, on va à Dirac. Tu n'as pas pigé, encore?

Il ne parlait pas, il rugissait et éructait comme si une rage permanente l'habitait et lui donnait envie de mordre et de tuer.

Abigaël entrouvrit les paupières. Entre ses cils, elle distingua néanmoins le véhicule, qui s'éloignait déjà. Rassurée, elle rouvrit grand les yeux, ce qu'elle regretta l'instant d'après. Elle reconnut sans erreur possible l'homme accoudé au panneau métallique qui obturait à moitié l'habitacle arrière. C'était Patrick Mousnier, son cousin, le fils de son oncle Yvon. Il fixait le ciel bouche bée et hagard. «Mon Dieu, non, je ne peux pas le croire, il aurait participé à l'exécution! se dit-elle, révoltée par le simple fait d'envisager cette idée. Non, il n'a pas pu tomber aussi bas... Lui, milicien, à son âge! Seigneur, faites que je me trompe!»

Un grand calme revenait sur la campagne, malgré l'odeur ténue de poudre qui stagnait dans l'air tiède. Abigaël abandonna son refuge au bout de longues

minutes consacrées à réfléchir. La route était déserte. Un oiseau invisible chantait trois petites notes flûtées répétitives.

Elle se félicitait à présent de n'avoir aucun lien réel de parenté avec Patrick, qu'elle pensait être son cousin germain lors de son arrivée en Charente. Mais, à l'approche de Noël, Pélagie, l'épouse d'Yvon, lui avait révélé la vérité.

«Papa a été recueilli tout petit par les Mousnier, qui l'ont bientôt adopté officiellement, se souvint-elle. Au début, j'aurais préféré ne jamais le savoir; maintenant, ça me reconforte.»

D'un pas léger et rapide, elle se dirigea vers le chemin de terre, puis s'avança au milieu du pré en se guidant sur les traces de roues qu'avait laissées la fourgonnette dans l'herbe. Un peu plus loin, une tache sanglante l'arrêta net.

— Qui étaient-ils? interrogea-t-elle tout bas. Un couple, il me semble. Ils s'aimaient sans doute.

Abigaël tenait à prier pour ces deux défunts, abattus à quelques mètres d'elle. Ses doigts menus se fermèrent sur la fine croix en argent qui pendait à son cou au bout d'une chaînette sans valeur. Elle récita le *Notre Père* et l'*Ave Maria*, avec une ferveur vibrante de compassion. «Sont-ils dans la lumière divine, pareils aux agneaux sacrifiés? Sont-ils en paix, loin des violences abjectes de ce monde?»

Elle souhaitait confusément une manifestation de l'au-delà, une rencontre qui aurait apaisé sa peine. Mais aucune forme humaine ne prit consistance devant elle. Il lui était difficile de provoquer une apparition, d'appeler une âme errante, comme elle les désignait, fidèle en cela au legs étrange que lui avait fait sa mère Pascaline, médium elle aussi, sa mère morte très jeune juste après lui avoir donné la vie, mais qui avait consigné

dans un cahier le récit de ses expériences paranormales en y ajoutant des conseils et des mises en garde. Elle avait notamment transcrit la prière particulière qu'elle récitait pour aider les âmes égarées à s'élever.

«J'irai au cimetière de Dirac, le milicien a parlé de jeter les corps là-bas. C'est une abomination!»

Des larmes ruisselaient sur les joues d'Abigaël et coulaient le long de son nez. Elle les essuya à l'aide du foulard censé discipliner ses cheveux, qu'elle venait de sortir de son sac en bandoulière.

Tremblante, en état de choc, elle retira son vélo du fossé avec des gestes maladroits. Ses jambes lui semblaient en coton et elle eut du mal à pédaler, au début. Sans cesse, la voix âpre et rude du capitaine résonnait dans son esprit et elle revoyait la fleur rouge sur le front de la femme inconnue.

Sa joie de découvrir le château de Torsac n'était plus qu'un pauvre souvenir. Elle avait honte de respirer encore, de chérir son amoureux, de pouvoir contempler le paysage irisé par le soleil de midi. En même temps, elle aspirait à être consolée et la promesse de revoir enfin sa belle dame brune lui redonna un peu d'énergie.

— Claire, murmura-t-elle, ma chère Claire, j'étais si heureuse à la seule idée de vous retrouver aujourd'hui! Je suis sûre que vous m'attendez. Deux fois déjà, vous m'avez appelée en rêve.

Comme elle prononçait ces mots, un soulagement inespéré desserra l'étau qui broyait sa poitrine.

Elle parcourut au moins deux kilomètres avant d'atteindre le carrefour dont lui avait parlé le curé de Puymoyen. «En face, la route conduit à Dirac. À droite, c'est la direction de Torsac.» Elle hésita, en s'efforçant

de réfléchir à ce qui était le plus prudent. «Si jamais les miliciens se sont arrêtés! Si j'allais les croiser... Patrick est avec eux, Patrick, parmi les assassins!»

Oppressée, elle secoua la tête et se remit à pédaler en direction de Torsac et du château des Martignac, qu'elle imaginait blanc de lumière dans un écrin de verdure.

«Claire me conseillera. J'ai besoin de la revoir, d'être sûre qu'elle va bien. Auprès d'elle, je n'aurai plus peur et je n'aurai plus autant de chagrin.»

Des images lui revinrent, la plupart datant de la fin du mois de décembre, de ce soir béni où Marie de Martignac et elle avaient ramené Claire Roy-Dumont à la ferme des Mousnier. «Il faisait presque nuit, le jardin était blanc de neige, mais les fenêtres étaient éclairées et Béatrice, j'ignore encore pourquoi, avait mis une chandelle derrière une des vitres, se remémorait-elle. Sauvageon marchait tout près de Claire, qui avait refusé notre aide et qui se tenait très droite, d'une dignité de reine».

Abigaël obliqua à droite, un panneau indiquant le village de Torsac. Elle avait le cœur lourd. Pourtant, elle insistait, en quête de ces moments magnifiques dont elle avait raconté l'essentiel à la fin du cahier de sa mère. «Oh, les visages d'Yvon et du professeur Hitier lorsqu'ils ont vu Claire entrer dans la cuisine que j'avais décorée pour Noël sans me douter que je ferais ainsi un grand plaisir à ma belle dame brune, elle qui, ni vivante ni morte, avait su m'attirer vers le lieu où elle était cachée, elle qui avait réussi à m'envoyer ses propres souvenirs de son cher moulin les soirs de fête!»

Elle croyait revivre l'émouvante scène qui avait suivi. Sa cousine Béatrice s'était empressée de fermer les volets et Jacques Hitier s'était incliné devant Claire en lui disant:

— Madame, vous ne pouvez pas imaginer l'extrême bonheur que j'éprouve à vous revoir. Je vous en prie, asseyez-vous près du feu.

Yvon Mousnier avait salué la dame, lui aussi, les yeux brillants d'une surprise immense.

— Je suis honoré de vous accueillir chez moi, s'était-il écrié.

Claire avait chuchoté un merci distrait avant de s'approcher du sapin sous les regards fascinés de la tante Marie, de Béatrice, de Cécile et de Grégoire. Abigaël avait été soulagée que la fermière fût absente, elle dont les réparties étaient parfois amères ou déplaisantes.

«Nous avons tous profité de sa présence, de son aura, se dit-elle, tout en amorçant un virage pentu bordé de pans de rochers. C'était comme si nous recevions la visite d'un haut personnage qu'il fallait vénérer et entourer de prévenances. J'ai eu le tort d'en faire la remarque à voix basse, mais Claire m'a entendue et elle a protesté en souriant. Elle a déclaré que j'étais une jeune fille extraordinaire, qu'elle me devait de reprendre vie. Alors, monsieur Hitier et oncle Yvon m'ont remerciée en m'embrassant et j'ai rougi, hélas! comme toujours quand je suis l'objet de l'attention générale.»

Abigaël évoqua aussi Marie de Martignac qui, pendant ces instants bouleversants, se tenait dans un angle de la pièce, les bras croisés sur sa poitrine, pareille à une spectatrice discrète, n'attendant aucun signe d'intérêt ni aucune marque de gratitude. Cependant, peu après, Claire avait expliqué de son timbre doux et paisible tout ce que la jeune femme avait fait pour elle.

«Le lendemain, à l'aube, Marie de Martignac emmenait Claire pour l'héberger dans le château de sa famille, se dit encore la jeune fille. Personne n'a beaucoup dormi cette nuit-là, à part les enfants.»

Perdue dans ses pensées, Abigaël faillit manquer un deuxième virage encore plus pentu que le précédent et atterrir sur le talus. Elle freina brusquement et sa roue avant dérapa un peu. Soudain, surgissant d'un bosquet de noisetiers, un chevreuil traversa la chaussée empierrée pour disparaître en trois bonds nerveux.

— Un peu plus, c'était l'accident, dit-elle tout bas, à la fois apeurée et ravie d'avoir vu une bête des bois.

Deux autres virages abrupts plus loin, un clocher pointu lui apparut, dominant de grands arbres. Bientôt, après avoir longé le mur d'enceinte du cimetière, elle perçut la chanson d'un ruisseau qui coulait au creux du vallon où se nichait Torsac.

— Je suis arrivée, soupira-t-elle en cherchant la silhouette du château.

Elle ne s'était pas arrêtée en chemin pour déjeuner comme elle l'avait prévu. De toute façon, elle n'aurait rien pu avaler. Le village semblait désert, mais Abigaël se dirigea d'instinct vers l'église dont la façade, surmontée d'un fronton triangulaire, venait de lui apparaître au coin d'une grande et belle maison aux toitures d'ardoise.

— Ah, c'est la mairie! constata-t-elle à mi-voix.

Sans lâcher son vélo, elle approcha de la large porte en ogive du sanctuaire qui était largement ouverte et observa l'intérieur avec une sorte d'avidité. Des cierges brûlaient sur l'autel en marbre vert orné de dorures.

Abigaël ressentit un appel irrésistible. Elle cala la bicyclette contre un mur, puis entra à petits pas. Chaque geste l'apaisait: tremper le bout de ses doigts dans l'eau bénite, se signer et enfin prendre place à genoux sur un prie-Dieu. Elle demeura un long moment absorbée, à implorer tous les anges du Ciel d'accueillir les deux victimes des miliciens. «Que leur âme trouve la

voie de la lumière, qu'ils puissent rejoindre ensemble le paradis, la dimension céleste où il n'y a plus de cruauté, d'injustice, de brutalité...»

Elle invoqua Jésus-Christ en fixant ardemment ses grands yeux bleus sur le crucifix doré qui se dressait au milieu de l'autel, avec en toile de fond un vitrail illuminé par le soleil. Ce fut à cet instant qu'elle distingua un murmure entrecoupé de sanglots. «Je ne suis pas seule, se dit-elle. Quelqu'un est là qui pleure.»

Elle découvrit une frêle paroissienne entièrement voilée de tulle noir, comme recroquevillée sur une chaise placée derrière le confessionnal. Elle se demanda, le cœur serré, si c'était bien une personne vivante. «Non, ce n'est pas une apparition, je ne ressens aucun malaise.»

Pour ne pas gêner la femme dans ses prières, elle recula sans bruit et sortit. Un homme examinait son vélo, mais surtout le contenu du panier. L'individu portait une casquette crasseuse en toile beige et une veste en piteux état.

— Monsieur! appela-t-elle d'un ton cordial.

Il se retourna et lui présenta un visage hagard, envahi par une barbe naissante d'un noir d'encre sur sa peau mate.

— Excusez, mademoiselle! balbutia-t-il, prêt à s'enfuir.

— Si vous êtes affamé, je vous offre mes provisions de bon cœur, déclara-t-elle en lui souriant. Ce n'est pas grand-chose, mais, si vous en avez besoin, prenez-les.

— Merci bien, répondit-il, l'air incrédule. Ma femme va être contente. Notre fils crie famine. Il a cinq ans. Nous habitons dans une grange abandonnée au bord de la rivière. J'ai toqué chez des gens, mais ils n'ont rien à donner.

— Emportez vite ce que j'ai, déjà, insista la jeune fille, pleine de compassion. Et, si vous pouviez m'indiquer où se trouve le château du village, ça me rendrait service.

— Bien sûr! On le voit mieux en suivant la route qui monte vers Fouquebrune, mais l'entrée est juste là, ce portail gris. Il faut sonner. Il y a une cloche. J'y ai tenté ma chance tout à l'heure, mais on m'a sommé de filer sans même ouvrir. On n'est pourtant pas des pestiférés, seulement des réfugiés.

— Des réfugiés? Mais je croyais qu'ils étaient rentrés chez eux, dans le nord et l'est de la France!

— Nous venons d'Espagne, mademoiselle. Je cherche du travail, mais je n'ose pas aller en ville. Je vous remercie encore, vous êtes bien gentille!

L'homme la salua et s'esquiva dans une ruelle voisine, les précieuses victuailles serrées contre sa poitrine. Abigaël déplora de ne pas avoir eu davantage de nourriture à lui donner.

— Pauvres gens! murmura-t-elle en marchant d'un pas décidé vers le fameux portail gris.

Une chaîne pendait à gauche d'un des piliers en pierre. Elle la tira et entendit aussitôt l'écho d'une cloche.

Elle attendit, dominant de son mieux son impatience. Si le village paraissait tranquille, il était désormais en terrain occupé comme le reste de la France, la zone libre ayant été supprimée.

«Les Allemands pourraient très bien réquisitionner le château. Ils ont établi une feldkommandantur au domaine d'Ortebise, mais ce n'est pas loin d'ici. Si par malheur il y avait un souci là-bas..., se dit-elle, très inquiète pour la sécurité de Claire Roy-Dumont. Est-ce prudent de la cacher dans une demeure qui peut attirer l'attention?»

Manifestement, elle n'était pas la seule à se tourmenter. Après cinq minutes, quelqu'un marcha vers le portail, de l'autre côté.

— Qu'est-ce que c'est-y encore? fit une voix éraillée au fort accent charentais. On manque de tout, par chez nous. Allez mendier ailleurs, misère!

C'était sûrement une domestique, très âgée de surcroît; Abigaël le sut à ses intonations tremblantes.

— Je vous en prie, madame! s'écria-t-elle. Je suis une amie de Marie de Martignac. Elle m'a invitée à passer au château.

— La bonne blague! Mademoiselle Marie n'a pas d'amie dans le pays. Fichez le camp, je n'dois ouvrir à personne, moi.

Dépitée, Abigaël plaqua ses mains sur le bois peint du portail. Elle ne pouvait pas s'en aller sans avoir revu Claire.

— Dans ce cas, je vous en conjure, renseignez-vous auprès de votre maîtresse, madame Edmée de Martignac. C'est important. Je suis venue en vélo depuis le Lion de Saint-Marc, un hameau au nord de Puymoyen dans la vallée de l'Anguienne. Vous devez connaître...

— Comment qu'on vous appelle?

— Abigaël Mousnier.

— Pardi, fallait le dire plus tôt, misère! Eh! ça me revient, mademoiselle Marie m'a causé de vous!

La clef tourna dans la serrure. Un des battants s'entrouvrit sur une vieille femme en robe noire, une coiffe blanche sur ses rares cheveux d'un gris jaunâtre. Elle était voûtée et très ridée; ses jambes enflées étaient serrées dans des bas de laine beiges.

— Dépêchez-vous donc! gronda-t-elle en s'empresant de refermer. Mon nom à moi, c'est Ursule. Je suis

entrée au service de madame Edmée il y a plus de quarante-trois ans, tiens, un mois après la naissance de son fils Louis.

La domestique se signa dans un gros soupir. Abigaël revit comme dans un éclair la photographie de Louis de Martignac que le professeur Hitier lui avait demandé de tenir entre ses doigts afin de savoir si ce résistant était encore vivant. Elle avait eu des visions atroces et avait répondu qu'il se trouvait dans un enfer sur la terre.

«Louis de Martignac, prisonnier dans un camp, sûrement en Allemagne, songea-t-elle. Qu'est-il advenu de lui, en trois mois?»

— Vous êtes toute jeune, remarqua Ursule. C'est point prudent de vadrouiller en bicyclette sur les chemins, ces temps-ci. Votre papa vous le permet?

— Il est mort, madame, ma mère aussi, mais j'ai la permission de la tante qui m'a élevée.

— Vous n'avez pas eu de chance, ma pauvrette!

La vieille se signa à nouveau en marmonnant des mots indistincts et, du geste, invita Abigaël à la suivre. La jeune fille en profita pour admirer la vaste cour pavée, bordée sur sa droite par d'élégants bâtiments qu'elle soupçonna être d'anciennes écuries. Mais son regard se posa très vite sur la masse imposante du corps de logis du château aux nombreuses fenêtres à meneaux et que surplombaient deux grosses tours à mâchicoulis surhaussées de créneaux de style médiéval.

«J'ai l'impression d'être dans un décor de roman historique», pensa-t-elle, en se souvenant de ses lectures de fillette, notamment *Les trois mousquetaires* d'Alexandre Dumas et *Le Capitaine Fracasse* d'un de ses auteurs favoris, Théophile Gautier.

— Il n'y a pas grand monde, aujourd'hui, bougonna Ursule. Fallait venir plus tard. Mademoiselle Marie reste à l'école jusqu'à six heures ce soir.

— Je sais, mais...

— Mais quoi?

— J'en discuterai avec madame Edmée de Martignac.

— Si elle est de retour, ouais.

Elle haussa les épaules, puis introduisit Abigaël dans un salon aux dimensions impressionnantes, dont le plafond était orné de fresques aux couleurs pastel qui devaient être très anciennes.

Le mobilier était superbe, sobre et cossu. De lourds rideaux en velours vert voilaient en partie les fenêtres. Un maigre feu brûlait sous le manteau sculpté d'une cheminée monumentale en pierres blanches. Une femme en grand deuil était assise près de l'âtre, sur une simple chaise paillée.

— Madame, de la visite, annonça la domestique. Mademoiselle Meunier.

— Non, Mousnier, rectifia la jeune femme tout bas.

— Mademoiselle Mousnier, madame.

Abigaël eut l'intuition qu'il s'agissait de l'inconnue qui priait dans l'église, dissimulée sous un voile en tulle noir.

— Laissez-nous, Ursule, ordonna Edmée de Martignac en se levant à l'aide de sa canne. Bonjour, mademoiselle. Je vous ai vue, tout à l'heure, à l'église. Aussi, je suis vite rentrée au château par un passage plus discret que le portail. Vous êtes Abigaël, bien sûr! Je vous ai reconnue au portrait flatteur que ma fille Marie m'a fait de vous.

— Oui, en effet, je suis Abigaël Mousnier, madame, et je vous remercie de me recevoir.

Elles s'étudièrent réciproquement, tout en affichant un discret sourire de politesse. Les prunelles très claires de la vieille dame au maintien aristocratique sondèrent celles tout aussi limpides de la jeune visiteuse. Les

marques de l'âge avaient altéré les traits fins d'Edmée de Martignac; cependant, on devinait qu'elle avait été une très jolie femme.

— Je ne me déplace pas aisément, précisa-t-elle en reprenant place sur la chaise. Je souffre beaucoup d'une jambe et du dos.

— Rien ni personne ne vous soulage? insinua Abigaël, qui songeait à Claire, réfugiée quelque part dans le château.

— Non. Il y a vingt ans, je n'avais que l'inconvénient de marcher avec cette canne. Depuis quelques mois, la douleur est venue, peut-être en réponse à un trop-plein de chagrin. Mais ne parlons pas de moi, mademoiselle. Je suppose que vous n'êtes pas ici pour me faire la conversation.

Très gênée, Abigaël approuva d'un signe de tête avant d'avouer tout bas:

— Je voudrais voir madame Claire Roy.

— Elle va nous rejoindre. Je suis certaine qu'elle vous a aperçue dans la cour depuis la fenêtre de sa chambre. Nous pouvons en discuter librement, ma fille Marie m'a mise au courant de toute l'histoire à laquelle, hélas! mon propre fils a été mêlé. Je ne pouvais pas refuser d'héberger Claire, mais j'estime que c'est de la folie. Nous risquons d'en payer tous le prix, si vous me comprenez.

Edmée de Martignac s'exprimait avec véhémence, sans laisser à Abigaël la possibilité de répondre.

— Les S.S. peuvent mettre le château à sac. J'ai déjà eu la visite à l'automne d'un officier allemand escorté d'une vraie troupe de soldats. Je vis dans la peur, mademoiselle, tout ceci au nom de la Résistance! Si mon fils n'avait pas adhéré aux idées de Jean Dumont, il serait encore là, près de moi, avec ses enfants. Je prie chaque jour pour son retour. Mon pauvre Louis...

Courbée sur son siège, la vieille dame fondit en larmes amères. Ses maigres épaules étaient secouées par les sanglots qui l'ébranlaient.

— Je suis vraiment désolée pour vous, madame, déclara Abigaël sur un ton vibrant de sincérité. La guerre nous affecte tous dans ce que nous avons de plus cher, mais comment renoncer à combattre nos ennemis? Il faut lutter pour notre patrie, contre la barbarie.

— Nous ne sommes pas de taille, mademoiselle. Nous pourrions vivre en paix. Il nous suffirait de nous plier aux sages préceptes du gouvernement de Vichy. Pourquoi tenter le diable en menant des actes terroristes? Ma belle-fille en est morte. Si vous saviez à quel point mes petits-enfants en souffrent! Et ils en souffriront encore longtemps!

— Où sont-ils?

— Quentin, qui a seize ans et demi, est pensionnaire dans un lycée privé d'Angoulême sous une fausse identité. La directrice, une sainte femme, a consenti à ce subterfuge. Quant à Agnès, âgée de onze ans et très douée pour les études, je l'ai confiée à une école religieuse d'Angoulême. Elle reviendra quelques jours seulement pour les vacances de Pâques. Mais pourquoi Claire tarde-t-elle autant?

— Il se peut qu'elle ne m'ait pas vue arriver, madame. Si vous m'indiquez où se trouve sa chambre, je peux y aller seule.

— Non, trancha Edmée de Martignac d'un ton sévère. Vous seriez de toute façon incapable de vous repérer et Ursule n'a pas des jambes de vingt ans pour vous conduire là-haut. Attendons encore.

— Mais, madame, si Claire ignore ma venue, elle ne descendra pas!

— Asseyez-vous donc, mon enfant, je vous assure qu'elle ne va pas tarder. Elle aura entendu la cloche... J'espère que mes propos ne vous ont pas choquée.

— Un peu, si!

— Au moins, vous êtes franche. Dans ce cas, je le serai aussi. Claire a sauvé ma fille Marie quand elle était enfant. Oui, elle lui a sauvé la vie. Ensuite, comme nous avons noué des relations amicales, j'ai pu garder le château grâce à des arrangements financiers avec Bertrand Giraud, l'époux de sa cousine Bertille. La première fois que Claire est entrée dans ce salon, on aurait pu croire les lieux abandonnés. Tout était décrépit, usé, élimé. Je pouvais à peine me chauffer. Toujours grâce à un revers de fortune, j'ai pu faire des travaux et racheter des meubles de mon goût. Le château a eu son heure de gloire, j'y ai donné des fêtes, mais cette terrible guerre m'a de nouveau dépouillée. Les Allemands ont failli établir une kommandantur entre ces murs qui datent du treizième siècle. Durant des générations, la fleur de la noblesse charentaise a vécu ici. Dieu merci, les envahisseurs ont changé d'avis et ils se sont plutôt cantonnés à Ortebise, mais ils ont emporté mon argenterie, du mobilier, des tentures et des tableaux.

La voix de la vieille dame se brisa. Elle tamponna ses yeux humides à l'aide d'un mouchoir brodé immaculé, sorti de sa manche en faille noire.

— Je craignais des représailles bien plus graves quand mon fils Louis a été emmené, parce qu'il appartenait au réseau Sirius, le réseau de Jean Dumont. Oh, j'ai eu la visite d'un haut gradé. Son *Heil Hitler!* a retenti sous ce toit, mais il s'est contenté de me poser des questions sur Claire Dumont. J'ai dit que j'ignorais totalement où elle se trouvait, si elle était morte ou vive.

— C'était après l'attaque du Moulin du Loup... chuchota Abigaël.

— Oui, son corps n'était pas parmi ceux des victimes, un milicien l'aurait affirmé à un des S.S. Par la suite, la Gestapo l'a recherchée activement. Ma fille et moi sommes persuadées qu'elle la recherche encore.

Glacée, Abigaël se décida à s'asseoir sur une banquette tapissée de velours rouge, à un mètre de la cheminée.

— Alors, il ne faudrait pas que Claire reste là, gémit-elle, malade d'angoisse. Si elle est arrêtée, ils la torture-ront pour essayer d'obtenir des noms de résistants.

Edmée de Martignac leva une main lasse afin de manifester son impuissance. Au même moment, une masse grise déboula dans le salon et le traversa pareille à une flèche. Abigaël poussa un cri.

— Sauvageon! Mon beau Sauvageon, comme je suis contente!

L'animal s'était jeté sur elle. Ses robustes pattes avant lui meurtrissaient les genoux, tandis qu'il léchait son visage avec frénésie.

— Seigneur, repoussez cette bête, mademoiselle! s'indigna la châtelaine.

— Comment repousser un ami qui vous fait la fête? répliqua-t-elle en caressant le loup.

— Je n'aurais pas dit mieux, fit une voix douce et feutrée.

Claire Roy-Dumont était entrée, mais Abigaël, sidérée, se demandait bien par quelle porte, car elle se tenait devant un panneau lambrissé en chêne sombre. Devant sa mine intriguée, Edmée annonça d'une voix sèche:

— Il y a dans le lambris une porte étroite qui s'ouvre sur un escalier creusé dans l'épaisseur du mur. Nous avons fait mettre un verrou. Mon invitée emprunte ce passage.

— Bonjour, Abigaël, murmura Claire. Venez, je vous emmène dans un lieu plus isolé du château où nous serons tranquilles et certaines de n'importuner personne.

— D'accord, répondit la jeune fille en bondissant de son siège, secrètement soulagée d'échapper à la froideur dolente de la vieille dame.

Edmée de Martignac ne leur prêta plus attention. Elle se remit à fixer les flammes du maigre feu, mais elle avait à présent pris dans une de ses poches un chapelet qu'elle serrait entre ses doigts.

Il faisait très sombre dans l'escalier en colimaçon, dont les marches en pierres, courtes et raides, étaient usées en leur centre par d'innombrables allées et venues. Le loup s'y était engagé sans hésitation, comme s'il le connaissait depuis toujours, mais Claire alluma une lampe à pile.

— C'est pour vous aider, Abigaël. Moi, je n'ai pas besoin de lumière, d'habitude. Il suffit de se tenir au mur.

— Je suis si contente de vous revoir, madame! Vous pouvez éteindre, je ferai comme vous.

— Vous risqueriez de trébucher, demoiselle. Dites-moi, pourquoi me rendez-vous visite aujourd'hui?

— J'ai rêvé de vous trois nuits de suite; aussi, ce matin, j'ai décidé de partir. J'avais l'impression que vous m'appeliez.

Claire, qui la précédait, s'immobilisa. Abigaël put observer sa silhouette, en contre-jour sur le rond de clarté de la lampe. Sa belle dame brune lui sembla d'une minceur juvénile, dans une robe assez longue et très ajustée.

— J'espérais que vous viendriez très vite, autant l'avouer, ma chère enfant. Je pense beaucoup à vous

depuis ce jour où vous m'avez prise dans vos bras, au hameau de Sterling. J'ai senti un fluide bénéfique couler dans mes veines, celui de votre énergie. J'ai toujours le cœur brisé, mais je veux vivre afin de témoigner, de pouvoir un jour rendre hommage à mon Jean et à ceux qui sont morts à ses côtés. Je crois au destin, Abigaël. Nos chemins devaient se croiser. Mais venez, nous discuterons plus tard.

Abigaël crut que l'escalier ne finirait jamais. Elle éprouvait une exaltation bienfaisante en suivant Claire, mais sans oublier une seconde l'exécution dont elle avait été témoin et la présence de Patrick Mousnier dans le fourgon de la milice.

— On pourrait croire que nous grimpons vers le paradis, dit-elle soudain sans vraiment réfléchir.

— J'ai la conviction que l'au-delà existe, que nos chers disparus survivent dans une autre dimension, répondit Claire. Cependant, j'ignore si ce monde invisible est un paradis.

— Excusez-moi.

— De quoi? Nous pouvons évoquer ce domaine, nous deux, puisque nous avons des dons particuliers, pas assez efficaces, parfois, hélas! Savez-vous que des défunts me sont apparus de façon confuse et singulière? Seulement, allez savoir pourquoi, ceux que nous adorions ne viennent pas nous consoler de leur départ.

— Vous faites allusion à votre mari, Jean?

— Oui, gémit Claire d'une voix faible. Si je pouvais le revoir deux ou trois secondes seulement! Il me sourirait, il me dirait qu'il m'attendra. Je l'aimais tant!

— Je le sais, mais gardez espoir. Peut-être se manifestera-t-il! Ma mère, Pascaline, était passeuse d'âmes, je vous l'ai dit le soir où vous avez dormi chez mon oncle. Elle est morte deux jours après ma naissance et j'attends souvent un signe d'elle, même infime.

— Ce sont là de grands mystères, Abigaël, dont nous n'avons qu'une faible idée, à mon humble avis.

Leur conversation, entre les murs du vieux château, où régnait une odeur de sable et de roche, dans une obscurité à peine dissipée par le faisceau lumineux de la lampe, avait quelque chose de confidentiel, d'irréel. Pourtant, une complicité s'était établie immédiatement et, lorsque Claire poussa une porte étroite, Abigaël regretta presque de retrouver la clarté crue du soleil.

— Nous sommes sous les combles. Je vous emmène dans mon refuge favori.

— Votre chambre?

— Non, une petite pièce ronde dans une des tours. De là, je contemple la campagne, le ciel, les nuages... Si une patrouille allemande approchait, j'aurais le temps de disparaître. Marie de Martignac a tout prévu pour ma sauvegarde.

Abigaël jeta un regard inquiet à Claire, qui marchait à ses côtés sous la charpente colossale du château. Le plancher gris de poussière était encombré de papiers jaunis, de caisses en bois disloquées ainsi que de tissus rongés par les loirs et les souris.

— Mangez-vous à votre faim, madame? s'alarmait-elle en la voyant en pleine lumière.

La minceur élégante de sa belle dame brune confiait à la maigreur; son visage était émacié et ses yeux, cernés de mauve.

— Je me moque de la nourriture, rétorqua-t-elle. Je n'ai guère faim, mais, hélas! j'ai une grande soif de vengeance, un sentiment dangereux dont je ne peux me débarrasser. Il le faudrait, pourtant. Toute ma vie, la violence m'a répugnée. À présent, la nuit, je rêve éveillée; je me vois tuant de mes mains celui qui a tiré sur mon mari.

Claire soupira en poussant une nouvelle porte basse cloutée. Elle entra la première dans la tour. Des pigeons s'envolèrent par une fenêtre sans vitre, qui évoquait un peu une meurtrière de jadis, en plus large.

— Nous voici loin de tout, Abigaël. Maintenant, dites-moi si le professeur Hitier a pu obtenir des renseignements sur mes enfants?

— Non, je suis navrée, madame. C'est moi qui suis allée à vélo à Angoulême. J'ai trouvé la maison de Victor et Blanche Nadaud, rue de l'Évêché, mais le prêtre qui gardait la clef a disparu. Je l'ai su en m'adressant au sacristain de la cathédrale. Où est cette clef, à présent? Je n'ai pas la réponse. J'ai même tenté de glisser la main dans la fente de la boîte aux lettres, en vain.

— C'était imprudent, lui reprocha Claire.

— J'y retournerai, je vous le promets. Ce matin-là, je n'ai pas insisté auprès du sacristain et il n'y avait pas de prêtre. Quant à frapper directement à la porte de l'évêché, je n'ai pas osé.

— Vous avez eu raison. Oh! mon Dieu, si je savais où sont Matthieu et Faustine, ma fille chérie, Ludivine, mes petits-enfants, je les rejoindrais par n'importe quel moyen! Ils devaient pourtant m'écrire à cette adresse.

— Ils l'ont peut-être fait. Ayez confiance, je réussirai à dénicher la clef de la maison. Mais j'ai peur pour vous, car vous n'êtes pas en sécurité, ici, et, sans vouloir manquer de respect à madame de Martignac, qui est très éprouvée, je ne l'ai pas trouvée sympathique. Enfin, non, j'ai senti qu'elle nourrit de la rancune à votre égard. J'en ai été blessée.

Claire s'accouda à l'appui de la fenêtre, dos tourné à la jeune fille. Elle débita d'une voix triste:

— Edmée n'approuve pas la Résistance. Elle estime plus sage de faire confiance au maréchal Pétain. Elle nous rend responsables, mon mari et moi, de l'arrestation de son fils Louis.

— Et sûrement aussi du décès d'Angéla, sa femme, hasarda Abigaël.

— Angéla? Edmée n'a pas dû beaucoup la pleurer, mais, si je vous confiais pourquoi, je devrais évoquer une vieille histoire compliquée qui m'a durement marquée. Si j'en ai l'occasion, et le temps, je vous la raconterai. Autre chose que je tiens à vous préciser: Edmée de Martignac est la demi-sœur de ma mère, Hortense, morte il y a des années, à la naissance de mon frère Matthieu.

Claire fit volte-face. Son corps mince fut secoué d'un long frisson. Ses yeux de velours noir brillaient de larmes contenues.

— J'ai changé, jolie demoiselle, je me sens dépouillée de ma force de jadis. Le passé me hante et j'ai envie de préserver mes souvenirs. Pourtant, ils sont douloureux, parfois, trop souvent, même.

Navrée de percevoir une infinie détresse chez sa belle dame brune, Abigaël approuva en silence.

— Je suis certaine, dit-elle enfin, qu'il y a eu dans votre existence de merveilleux jours de bonheur. Vous devez penser à eux en priorité.

— Vous avez raison, chère petite. Au sujet d'Edmée, faites comme si vous ignoriez notre parenté, si vous discutez avec elle.

— D'accord, mais comment peut-elle déplorer de vous cacher ici, puisque vous êtes la fille de sa demi-sœur?

— Une demi-sœur qu'elle n'a jamais connue, précisa Claire. Pour être franche, j'ai remarqué depuis longtemps que son caractère la pousse à l'aigreur et à l'anxiété. Je la comprends. Elle protège sa petite-fille

et ce château qu'elle chérit. Nous avons appris tardivement nos liens de sang. C'était un lourd secret de famille qui m'a été révélé par mon cher père Maraud, ce personnage hors du commun qui vous est apparu plusieurs fois.

— Le père Maraud! Les grelots de sa petite voiture tirée par un âne gris! murmura Abigaël.

— L'âne Figaro que j'ai recueilli. J'aimerais avoir le temps de vous raconter ma vie d'avant, quand j'étais libre et heureuse, enfin, le plus souvent libre et presque toujours heureuse.

Submergée par une détresse insoutenable, Abigaël se mit à pleurer. Claire ne lui demanda pas la cause de ses larmes. Elle se précipita pour l'attirer dans ses bras et la bercer en déposant de légers baisers sur ses cheveux.

— Vous êtes si jeune, si pure! chuchota-t-elle à son oreille. Vous auriez le droit de vivre dans l'insouciance. Ne vous occupez plus de moi, je m'en voudrais trop s'il vous arrivait malheur.

Le contact de Claire, sa douceur maternelle et le magnétisme qui émanait de son corps offrirent à Abigaël un précieux réconfort. Entre deux sanglots, elle lui confia son principal tourment en quelques phrases qui lui échappèrent par saccades.

— Je suis désolée, madame, j'ai besoin de me confier et c'est vous qui devrez écouter cet horrible récit. J'étais si contente de partir pour Torsac, de venir vers vous, et il a fallu que j'assiste à une exécution et que je découvre mon cousin Patrick parmi les miliciens! Comment apprendre ça à mon oncle? En plus, il l'a chassé de la ferme à cause de moi, parce qu'il se comportait mal à mon égard, très mal.

— Que voulez-vous dire?

— Ce n'est pas mon cousin par le sang. Il a essayé de...

— Je comprends. Yvon ne pouvait pas agir autrement, dans ce cas-là. Vous n'êtes en rien responsable. La milice attire bien des mauvais sujets, des parias. Dites la vérité à votre oncle, il vaut mieux qu'il sache où est son fils et avec qui.

— Je le ferai, madame, même s'il m'en coûte. Mais, ces pauvres gens, qui va les enterrer décemment et prévenir leurs proches? En vous quittant, j'avais l'intention de me rendre à Dirac pour savoir ce qu'il en était.

Claire tressaillit, livide, sans lâcher Abigaël, qui s'était calmée.

— N'en faites rien, ma chère petite! Je vous conseille de rentrer directement au Lion de Saint-Marc. Vous ne pouvez pas prendre en charge toutes les injustices, surtout en pleine guerre. Il faut vous préserver, sinon les anges du Ciel n'auront plus leur messagère sur cette terre ravagée par la guerre. Ne pleurez plus.

Blottie contre Claire, Abigaël ferma les yeux. Elles restèrent ainsi de longues minutes, sous le regard d'ambre du loup.

Table des matières

1	Le château de Torsac	9
2	Une âme inquiète des siens	39
3	Une visite chez le diable	65
4	Les fantômes de la rue de l'Évêché	95
5	Un retour mouvementé	129
6	Des retrouvailles émues.....	161
7	Fugue et retour contrit	189
8	Coups de feu dans la vallée	223
9	L'impossible sacrifice	255
10	Des adieux porteurs d'espoir	285
11	La haine personnifiée	313
12	Cauchemars éveillé	339
13	La nuit de l'âme et du cœur	367
14	Avril couleur d'espoir	395
15	La saveur de l'amour	423
16	Une âme en colère	449
17	Les rouages du destin	477
18	Les griffes de la mort	507
19	Une mère dévastée	537
20	Secrets de femme	565
21	Sous le saule pleureur	591

DE LA MÊME AUTEURE :

Grandes séries

Série
Val-Jalbert

- L'Enfant des neiges***, tome I, Éditions JCL, 2008, 656 p.
Le Rossignol de Val-Jalbert, tome II, Éditions JCL, 2009, 792 p.
Les Soupirs du vent, tome III, Éditions JCL, 2010, 752 p.
Les Marionnettes du destin, tome IV, Éditions JCL, 2011, 728 p.
Les Portes du passé, tome V, Éditions JCL, 2012, 672 p.
L'Ange du Lac, tome VI, Éditions JCL, 2013, 624 p.

Série
Moulin du loup

- Le Moulin du loup***, tome I, Éditions JCL, 2007, 564 p.
Le Chemin des falaises, tome II, Éditions JCL, 2007, 634 p.
Les Tristes Noces, tome III, Éditions JCL, 2008, 646 p.
La Grotte aux fées, tome IV, Éditions JCL, 2009, 650 p.
Les Ravages de la passion, tome V, Éditions JCL, 2010, 638 p.
Les Occupants du domaine, tome VI, Éditions JCL, 2012, 640 p.

Série
Angéline

- Angéline: Les Mains de la vie***, tome I, Éditions JCL, 2011, 656 p.
Angéline: Le Temps des délivrances, tome II, Éditions JCL, 2013, 672 p.
Angéline: Le Souffle de l'aurore, tome III, Éditions JCL, 2014, 576 p.

Série Le Scandale
des eaux folles

- Le Scandale des eaux folles***, tome I, Éditions JCL, 2014, 640 p.
Les Sortilèges du lac, tome II, Éditions JCL, 2015, 536 p.

Série
Bories

- L'Orpheline du Bois des Loups***, tome I, Éditions JCL, 2002, 379 p.
La Demoiselle des Bories, tome II, Éditions JCL, 2005, 606 p.

La Galerie des jalousies, tome I, Éditions JCL, 2016, 608 p.

La Galerie des jalousies, tome II, Éditions JCL, 2016, 624 p.

La Galerie des jalousies, tome III, Éditions JCL, 2017, 600 p.

Abigaël, Messagère des Anges, tome I, Éditions JCL, 2017, 608 p.

Grands romans

L'Amour écorché, Éditions JCL, 2003, 284 p.

Les Enfants du Pas du Loup, Éditions JCL, 2004, 250 p.

Le Chant de l'Océan, Éditions JCL, 2004, 434 p.

Le Refuge aux roses, Éditions JCL, 2005, 200 p.

Le Cachot de Hauteville, Éditions JCL, 2006, 320 p.

Le Val de l'espoir, Éditions JCL, 2007, 416 p.

Les Fiancés du Rhin, Éditions JCL, 2010, 790 p.

Les Amants du presbytère, Éditions JCL, 2015, 320 p.

Dans la collection **Couche-tard**

Les Enquêtes de Maud Delage, vol. 1, Éditions JCL, 2012, 344 p.

Les Enquêtes de Maud Delage, vol. 2, Éditions JCL, 2012, 376 p.

Les Enquêtes de Maud Delage, vol. 3, Éditions JCL, 2013, 328 p.

Les Enquêtes de Maud Delage, vol. 4, Éditions JCL, 2014, 448 p.

MARIE-BERNADETTE DUPUY



Originnaire d'Angoulême, en France, Marie-Bernadette Dupuy est l'auteure de nombreux ouvrages historiques et de romans policiers.

Elle a publié de très beaux romans parmi lesquels *L'Orpheline du bois des Loups*, *Le Chant de l'océan* ainsi que les séries *Val-Jalbert*, *Angélina*, *Le Moulin du loup* et *La Galerie des Jalousies*.

Avec le talent qu'on lui connaît, elle signe ici le deuxième tome d'une nouvelle saga qui nous transporte dans un univers aussi surprenant que fascinant !

Parution en janvier 2018



ABIGAËL

MESSAGÈRE DES ANGES

TOME 2

Mars 1944

La guerre n'en finit plus. La résistance s'accroît, opposant les miliciens d'Angoulême, les soldats allemands et les « Combattants de l'Ombre » dont fait partie Adrien, le jeune homme qu'aime Abigaël de tout son cœur. Cependant, en ces temps troubles, les sentiments sont étouffés par la mort qui rôde.

La Messagère des Anges revoit enfin la belle dame brune du Moulin du loup qui s'est réfugiée au Château de Torsac avec Sauvageon.

Du Moulin, il ne reste que des murs noircis et des cendres.

Claire, cruellement éprouvée par la mort de Jean, aspire à retrouver sa famille. Abigaël, qui la chérit tendrement, tente de la consoler et lui promet de faire des miracles.

À la suite de ce serment, des figures du passé réapparaissent, mais aussi des ombres de l'Au-delà. D'ailleurs, grâce à un esprit bienveillant qu'elle croit être sa mère décédée, la jeune femme trouve une clé qui lui permet d'espérer un avenir meilleur. Malgré les épreuves cruelles que les autorités civiles lui font subir, Abigaël aura-t-elle enfin la chance de vivre sans réserve son amour pour Adrien ?

*



**

